

# Après l'effondrement, au bord du précipice...

**Emmanuel DIET**

Psychanalyste, Psychologue

Agrégé de philosophie

Docteur en psychopathologie et psychologie clinique,

Analyste de groupe et d'institution,

Rédacteur en chef honoraire de la revue *Connexions* (Éd. Erès)

*Pour citer la référence*

DIET Emmanuel (2024). « Après l'effondrement, au bord du précipice », *Revue Psychanalyse & Management – Édition académique en Ligne* ISSN 2739-9656 - n° 01\_2024, pp. 191-195

## **La révolution épistémique de l'interprétation : complexité du paradigme psychanalytique, l'inconscient et la critique de l'illusion managériale.**

L'idéologie scientiste qui étend son emprise sur la société néolibérale et prétend fournir, algorithmes, procédures et modèles de bonnes pratiques, aux sujets, aux travailleurs et aux citoyens, impose de fait les évidences et certitudes controuvées de son pouvoir comme les références normatives de la connaissance et du savoir. Objectivante et quantitative, asservie à l'unidimensionnalité numérique et à sa logique binaire, naturellement appariée à la logique gestionnaire, elle s'inscrit dans une vision du monde mécaniste, organisée par une conception linéaire d'une causalité simpliste et décontextualisée revendiquant bien fort sa « scientificité » et sa rigueur académique...

Mais la confusion entretenue entre science et technologie, efficacité utilitariste à court terme (« It works ! ») et validation rationnelle ne peut en réalité pas se soutenir, et nous savons désormais la complexité ambiguë des liens entre savoir et pouvoir (M. Foucault) La mutilation positiviste de la pensée et l'idéalisation de l'opérateur se traduisent dans la réalité par une méconnaissance dramatique des conditions de la pratique et le déni des « coûts cachés » (H. Savall et V. Zardet) qui, dans tous les registres (économiques, sociaux, éthiques et psychiques), viennent mettre en échec les énoncés de certitude et les prévisions de la raison calculante ...

Il faut ici oser penser que la prétendue scientificité revendiquée relève de l'imposture (R. Gori), et s'avère en réalité radicalement obsolète par rapport à l'épistémologie moderne développée notamment à partir de la physique (Einstein, Heisenberg) et des sciences humaines cliniques (Freud, Devereux Bourdieu) telle que, notamment, G. Bachelard, G. Canguilhem ou E. Klein l'ont explicitée et théorisée : « il n'est de science que du caché », et « rien n'est donné, tout est construit ». Parce qu'elle sont rationnelles-relationnelles, la pratique et la construction scientifiques ne peuvent effacer le sujet de l'énonciation au profit du seul énoncé, passer sous silence la construction de l'objet dans le processus de la connaissance et l'élaboration du discours qui le met en sens et le soumet à l'interprétation dans le débat.(P. Bourdieu)

Dans ce registre, la découverte /invention freudienne crée la discipline psychanalytique comme une pratique clinique théorique, inscrite dans la culture, liée au dispositif de parole et d'écoute qui crée et contient le transfert comme le moyen et le lieu de l'interprétation, et d'abord comme condition de l'émergence de l'inconscient, de son identification et de son élaboration. L'économie pulsionnelle et les logiques fantasmatiques des « parlêtres » (J. Lacan) s'inscrivent dans un contexte historique et social, mais aussi et d'abord dans l'articulation des registres intrapsychique, intersubjectif et transsubjectif (R. Kaës) structurés par l'organisateur œdipien, les transmissions transgénérationnelles, les alliances inconscientes, les traumatismes et les effets d'après-coup qui traversent les sujets et les groupes.

Défenses et résistances, illusions et dénis, conflits et clivages viennent remettre en question les appareillages miraculeux des logiques managériales oublieuses de la réalité humaine, de l'amour, de la haine et du désir, en faisant ressurgir l'irrédentisme des sujets, la singularité de l'événement, les conflictualités, le manque, l'incomplétude et l'indéterminé qui résistent à l'emprise. Il convient alors d'arrêter de calculer pour se donner le droit de dire et de penser...Et d'interroger ce que nous investissons d'une imaginaire toute-puissance dans nos pratiques et nos projets pour laisser place à l'avenir de l'incertain.

Retrouvant à sa manière les analyses de D.R. Dufour sur le « divin marché », de J.P. Lebrun sur « l'immonde sans limite » et l'identification fondatrice du Malêtre par R. Kaës, étayant sa réflexion clinique et anthropologique sur les théorisations de D.W. Winnicott et W. Benjamin, R. Gori, dans sa défense de la dignité de penser, nous démontre que, lors même que nous ne l'avons pas « réalisé », l'effondrement a déjà eu lieu et que nos repères, nos critères, nos valeurs sont d'ores et déjà obsolètes. Minée par les logiques néolibérales, gestionnaires et numériques, l'épistémé traditionnelle structurée par le schéma évolutionniste, le déterminisme mécaniste et la croyance au progrès est en faillite radical. Malgré l'écroulement des cadres et des métacadres, installés dans les pactes de déni, nous assistons à la fin d'un monde sans vouloir la penser. Il est d'ailleurs interdit de mettre en lien et en sens les différents déterminants de la catastrophe en cours, sauf à se trouver catalogué comme complotiste ou décliniste, accusé de délire collapsologique ou de nostalgie réactionnaire...

On se rappellera toutefois que « le premier qui dit la vérité ... , et que ce sont les résistants qui sont accusés de terrorisme par toutes les dictatures ! Qui dit quoi, à qui, quand, pourquoi, comment et dans quel contexte ? Quelle adresse pour le discours ? Quelle énonciation donne à l'énoncé son sens, et dans quel lien interlocutoire, les sujets se trouvent-ils convoqués ? Qu'est-ce qui se transporte là de l'infantile et de l'inconscient dans la polysémie des mots, les prescriptions de l'ensemble et les passés sous silence ?

L'actuelle pandémie a du moins la vertu apocalyptique de remettre en question les pactes de déni fondateurs de la pléonexie occidentale et de la rationalité scientifique. Et de faire ressurgir l'impensé, l'impensable, le réprimé et le refoulé structurant la modernité et le devenir de nos sociétés mais aussi les enjeux et les conséquences de la globalisation sur le devenir de la subjectivation. Il ne s'agit pas simplement des failles, des errances et des erreurs du néolibéralisme, ni même des impasses du TINA, mais de ce qui obscurément survit, se répète et se banalise des conditions du totalitarisme, et singulièrement du nazisme dont le lien originaire au capitalisme et au management est désormais avéré (J. Chapoutot, A.L. Diet, R. Gori). « Arbeit macht frei » et « Kraft durch Freude » : ces sinistres formules sont, dans l'immémoriel, les organisatrices des idéologies de l'entreprise libérée et du management « up to date » ... Et les procédures dont l'origine sectaire est soigneusement banalisée (A.L. Diet) prennent dans le contexte du totalitarisme numérique en cours de généralisation une très inquiétante prégnance...

Mais les lapsus récurrents qui font écrire « mangement » au lieu de management nous renvoient à l'identification par J. Lacan du capitalisme comme cannibalisme. Y aurait-il un inconscient ?

La pandémie, ses circonstances et ses conséquences obligent à remettre radicalement en question les conceptions de l'histoire et de la causalité qui soutenaient, depuis la préconisation cartésienne, le fantasme d'une maîtrise sans ratage ni manque, d'une capacité à prévoir et diriger le réel des choses et des comportements, voire des pensées et des sentiments, des liens et des productions sans incertitude ni hésitation. Dans un univers du plein géré par la raison opératoire dans lequel il n'est, en réalité, pas de place pour le doute et l'imprévu, la surprise et l'événement, le management déploie dans la logique de la maîtrise et de l'emprise l'imaginaire illimitation d'une fallacieuse scientificité et l'illusion d'une gouvernance par la rigueur supposée des processus sans sujet dont les procédures, la quantification et l'ordre numérique seraient la garantie...La déshumanisation et la

dématérialisation s'imposent comme l'idéal non dit du progrès postmoderne tel qu'il se décline dans la technologie numérique et les rêveries transhumanistes.

L'évaluation, la surveillance et la délation, s'imposent désormais comme les principes, moyens et instruments du totalitarisme ultralibéral mobilisant toutes les ressources de la technologie. Il s'agit de faire table rase du passé et de systématiquement méconnaître, refouler et passer sous silence ce qui dans le présent prolonge, actualise ou répète le passé et de ne pas penser les troubles connivences idéologiques et pratiques entre le capitalisme et le nazisme.

Mais le réel et les faits sont têtus, et voilà que les prétendus effets pervers, les soi-disant risques psychosociaux, les blocages et les dérives organisationnels, les psychopathologies institutionnelles, la souffrance et l'acédie des professionnels, font revenir, jusque dans les entreprises, et souvent de manière dramatique, l'existence des sujets, les secrets de famille, les enjeux d'amour et de haine que l'on avait voulu effacer dans la fétichisation technologique, le clivage cognitif et le déni des liens. Voici que les échanges et les interactions font apparaître une autre scène et, surgies de cet ailleurs, d'autres logiques que la dérisoire mise en scène de l'imposture et des faire-semblants de la gouvernance techniciste, ses prétentions volontaristes et ses tristes et vaines injonctions.

Les cadavres sortent des placards, les habits neufs de l'Empereur ne font plus illusion, la nudité du pouvoir se dévoile, et le rossignol de l'empereur de Chine détone et se tait ... (J. Chasseguet-Smirgel) Les dynamiques fantasmatiques et l'économie pulsionnelle viennent troubler l'ordre de l'emprise, désorganiser les feuilles de route, mettre en échec les prévisions et les prédictions. Débordée de tous côtés, alors même qu'elle s'impose et persiste dans sa prétention totalitaire, la préconisation procédurale ou algorithmique expose sa vacuité, et sa vanité dans son évitement, son déni et sa méconnaissance de la réalité humaine qu'elle prétend maîtriser.

En fait, aussi destructrice que puisse être son emprise asservie aux logiques de l'analytisme et du fétichisme phallique, l'économie managériale ne peut, en fin de compte, échapper totalement au retour de ce qu'elle prétend refouler et forclure. Bien au contraire, les affects et les fantasmes qui soutiennent et alimentent les relations au pouvoir, à la tâche et au groupe d'appartenance présentent dans les dynamiques transférentielles la réalité pulsionnelle que l'on souhaitait forclure. Et de subites violences viennent perturber la routine des platitudes gestionnaires...

De manière paradoxale, l'investissement de l'opérateur, comme il se voit notamment dans l'économie obsessionnelle, mobilise ce qu'il s'agissait de dénier, et la pulsion s'exhibe dans la défense. La neutralisation agentique devient l'objet passionnel du bureaucrate ou du technocrate, comme Eichmann, acteur désubjectivé de la banalité du mal (H. Arendt) dans l'agir des énoncés qui le font exister. Et cette réalité, comme recherche désespérée de la satisfaction jusqu'au sein de l'emprise, (P. Denis, A. Ferrant)) s'avère essentielle dans la vie ou la mort ! de tout groupe et de toute organisation...

Quoi qu'il en soit des merveilles de la technique, des miracles numériques et des incontestables progrès permis par la recherche scientifique et ses applications technologiques au quotidien, on ne peut faire l'économie d'une interrogation critique et radicale des limites et des impasses, des présupposés, des finalités et des conséquences du développement exponentiel des processus sans sujet, de la déshumanisation et de la dématérialisation des échanges et des liens, de la fétichisation délirante de l'intelligence artificielle, du numérique et des procédures. Pourquoi tant de peur et tant de haine pour le corps et la parole ? Quel refus de la limite et de la différence, quel déni de la mortalité sont ici à l'œuvre ? Quelle peur de la sexualité, de la différence des sexes, des générations et des cultures dans cette neutralisation fétichiste ?

On remarquera d'ailleurs que la récente promotion idéologique et médiatique de l'autisme Asperger - dans le passé sous silence des connivences de H. Asperger avec le régime nazi - s'inscrit très précisément dans ce même mouvement de disqualification du lien intersubjectif, de la parole et de

l'échange pulsionnel qui vise la destruction et l'éradication de toute pratique clinique dans tous les registres et secteurs du « care ». La rationalité opératoire du discours scientifique s'impose comme modèle et mutilation de la capacité de penser, la communication disqualifie la réflexion, le calcul se substitue à l'analyse. Au bout du compte et du conte pourtant, la fétichisation des protocoles désobjectivés et son illusoire maîtrise achoppe sur la résistance de l'humain, son ambivalence, ses conflictualités, l'irrédentisme de sa pulsionnalité et la singularité de sa parole. Et les fantasmes originaires (J. Laplanche-J.B. Pontalis) structurent ce qui prétendait les éliminer...

L'idéal d'un monde sans affects, sans rencontres, sans conflits et sans corps sexués, sans histoire, ni manque, ni différence - c'est-à-dire sans désir-se dessine dans les élucubrations transhumanistes dont il convient d'identifier pour ce qu'elles sont les logiques mortifères et les séductions incestuelles. Mais précisément, au-delà des illusions de l'hypermodernité, et en leur dynamique même, insistent et font retour les logiques du fantasme et l'économie des pulsions que la maîtrise et l'emprise prétendaient supprimer...Et dans la plainte victimaire, la protestation ou la revendication communautariste, maladroite, folle ou caricaturale, l'énonciation fait retour comme résistance au discours sans corps ni âme.

Pour continuer à rêver d'une illusoire toute-puissance et maintenir par le déni et l'imposture l'effectivité et l'efficacité d'une emprise inquestionnée et inquestionnable, la « gouvernance » managériale doit s'étayer sur les fallaces épistémologiques d'une prétendue scientificité économique ou gestionnaire, invoquer un principe de réalité asservi à ses intérêts et défini par ses finalités idéologiques : acronymes, éléments de langage, procédures et novlangues, rejets de la colonisation anglosaxonne, imposent une normalisation totalitaire des façons de sentir, dire et penser, jusqu'à produire les fantasmatisations obligées (P. Aulagnier-Castoriadis) nécessaires à l'investissement de la servitude volontaire. Les signifiants imposés, univoques et désarrimés de la langue définissent et déterminent comme la LTI (V. Klemperer) ou la Novlangue orwellienne le pensable (obligatoire), l'impensé (refoulé) et l'impensable (forclos).

Bien entendu, il faut qu'il y ait quelque jouissance- notamment masochiste-pour que la soumission donne leur effectivité désobjectivante aux répressions de la pensée à l'œuvre dans les mécanismes organisationnels et sociaux. Mais précisément, du point de vue de l'économie psychique des sujets et des groupes, il peut y avoir un grand intérêt à fuir ou dénier sa singularité et sa responsabilité (G. Devereux) au profit d'une anonymisation agentique, et même du plaisir à se transformer en fonctionnaire dévoué des logiques opératoires, en esclave bienheureux des évidences controuvées, en valet médaillé des pouvoirs en place...

Cependant, ce qui résiste du sujet, l'inconscient pulsionnel qui déborde et subvertit les programmations, les cris et les paroles qui viennent fracturer les discours de maîtrise, l'émergence de l'imprévu et l'inouï de l'événement obligent à reconsidérer l'évidence des routines, les certitudes des répétitions sans histoire et le déterminisme des causalités linéaires ignorantes de l'après-coup, de l'indétermination et de la complexité. Au simplisme des protocoles mécanistes, à la débilite des zéloteurs de l'évidence, à la « d'économie » (J. Génereux), à la Siliconnerie, la dignité de penser oppose le travail de l'interprétation (Deutung) comme mise en histoire, en récit et en sens de ce que les hommes vivent comme parlêtres incarnés mortels et désirants, dans leur singularité et leurs appartenances, sujets de leurs pratiques et de leurs liens.

Aussi bien quelque légitime méfiance que doivent inspirer les revendications victimaires comme les magiques préconisations utopiques, il est cependant nécessaire d'affronter la réalité de l'effondrement des cadres et des métacadres sociaux et psychiques (R. Kaës) et de prendre la mesure d'une catastrophe qui interdit toute possibilité d'un retour en arrière et exige une reconstruction innovante des principes, des logiques et des moyens d'un « vivre-ensemble » (!) détruit par le néolibéralisme gestionnaire du capitalisme financiarisé, l'idéologie individualiste et le technofascisme (P.P. Pasolini) numérique...La résistance à la catastrophe se doit d'être proactive, mais elle

ne peut l'être qu'à la condition d'ouvrir l'horizon des possibles en procédant à l'analyse épistémique et anthropologique de ce qui détermine et définit le Malêtre (R. Kaës) de notre temps par la critique- notamment généalogique- et le dialogue.

Sans oublier de rappeler à la bêtise positiviste et aux naïvetés utilitaristes, qu' « il n'est de science que du caché » (G. Bachelard) et que toute connaissance, comme interprétation /construction de la réalité de son objet (G. Devereux) est dans sa rigueur même, inscrite dans le discours qui la construit, l'histoire, et l'investissement de son artisan et de ses destinataires.

On ne saurait donc confondre les petits patouillages technicistes et numériques qui tirent leur évidence d'une efficacité momentanée sous l'emprise des logiques gestionnaires et de l'idéologie dominante et les élaborations scientifiques étayées sur une rationalité dialectique, soucieuses de leur énonciation, inscrites dans l'histoire et le débat, respectueuses des complexités du réel et des exigences de la pensée. Car la connaissance est processus et travail, confrontation et discussion, réflexivité et critique et non imposition arbitraire et dogmatique d'énoncés supposés performatifs au nom d'un prétendu réalisme. Et la connaissance s'enracine d'abord dans l'économie de l'objectalité (S. Lebovici) et les dynamiques conflictuelles du transfert/contre-transfert et de l'énonciation.

La violence symbolique secondaire (P. Aulagnier-Castoriadis), agie sur, dans et par le discours, produit de fait en retour et en après-coup de nouvelles violences en réaction aux catastrophes manifestes ou occultes qui attaquent le lien social, la subjectivité et les fonctionnements organisationnels. Aussi bien y a-t-il lieu d'interroger le véritable statut épistémologique de l'économie ou des sciences de gestion dont les modèles et préconisations, trop souvent soumis aux naïvetés des évidences positivistes et à l'immédiateté utilitariste, dominées par les fallaces néolibérales, se révèlent de fait incapable de comprendre et d'expliquer les phénomènes qu'ils prétendent maîtriser.

Ces illusions dominantes de l'emprise idéologique exigent bien entendu d'être interprétées comme des avatars des fantasmes de toute-puissance qui dominent et structurent les logiques de pouvoir, séduisent et fascinent les sujets qui s'y soumettent...pour ne pas prendre la mesure de leurs limites ni s'affronter à la difficulté de penser. Y a-t-il un sujet dans la procédure ? Qui conduit et que produisent les processus sans sujet ? Qui jouit dans l'organisation calculante ?

Face à la faillite déniée mais bien réelle des logiques gestionnaires et à la potentielle destructivité totalitaire de la société numérique, il est temps, il est grand temps d'oser poser ces questions...Sapere aude !